

## Ce que dit le corps

Martine Boncourt

J'ai retrouvé la jeune stagiaire dans le hall de l'école aménagé en préau. Ainsi, elle pouvait surveiller les enfants en récréation du coin de l'œil tout en s'entretenant avec moi.

Les séquences présentées dans les heures précédentes n'étaient ni meilleures ni pires que celles de ses collègues en formation à l'IUFM et occasionnellement affectés dans une classe pour y faire leurs premières armes : beaucoup de travail de préparation écrite, des fiches détaillées pour une démarche frontale, très traditionnelle, des photocopies en abondance. C'est bien ce à quoi on se raccroche quand on ne sait pas bien faire et que la peur empêche de s'aventurer hors des sentiers battus. Mais son attitude générale, bienveillante et ouverte aux remarques des élèves, augurait d'une probable évolution vers une pédagogie plus vivante.

Nous en parlions précisément lorsque mon inspecteur sortit d'une autre salle de classe où il venait de faire son métier de vérificateur et accessoirement de conseiller. Il avait l'air heureux ; sans doute ce qu'il venait de voir entrainait-il en conformité avec ce qu'il attendait.

Il vint vers nous et nous salua. J'entretenais avec mon supérieur hiérarchique des relations très contrastées : à la fois distantes – chacun à sa place – et amicales. Je le rencontrais aux manifs, ce qui ne manquait pas à la fois de m'étonner et d'apporter au respect que je lui devais institutionnellement la touche de sincérité qui fait passer du formel à l'humain. Par ailleurs, il semblait avoir pour ma personne une curiosité particulière due au fait qu'il me savait militante du mouvement Freinet.

4 Nous « devisions plaisamment », lorsque je m'aperçus qu'il était en train, sans en avoir ni la volonté ni la moindre conscience, d'écarter la jeune stagiaire – qui d'ailleurs se tenait poliment coite –, en se plaçant face à moi et devant elle.

Par empathie et pour banaliser l'événement, juste après le départ de l'inspecteur, je racontai l'histoire qui va suivre à la jeune stagiaire, dont j'identifiais d'autant mieux le malaise que j'avais vécu le même dans une occasion similaire.

(Cette histoire, je la narrerai aussi plus tard à mon inspecteur à qui je ferai observer son manque de courtoisie. Preuve de son ouverture d'esprit, il acceptera ma remarque...)

C'était un mercredi. Je m'étais rendue à Paris pour participer à une émission de radio animée par une personnalité du monde littéraire. J'y parlai de mon premier livre, *Moi maîtresse*, en alternance avec une autre invitée, auteur d'un ouvrage du même acabit dont les histoires se déroulaient en lycée. Précision qui n'est pas sans importance pour la compréhension de la suite de l'histoire, ma "collègue" écrivait des chroniques dans le *Monde de l'Education* et s'était, quelques jours auparavant, affrontée sur les ondes à Alain Finkelkraut.

Il me sembla d'abord que la parole était mal répartie, que mon temps de parole était très réduit et que l'intervieweur me cantonnait dans l'anecdotique et délaissait le pédagogique, mon vrai domaine et le véritable propos de mon livre.

Mais cette première impression, que j'étais prête à mettre sur le compte d'un assaut mal contrôlé de ma propre paranoïa, se trouva pourtant confirmée à la fin de l'émission. L'animateur nous emmena dans son bureau. Là, nous étions en train d'admirer une immense fresque murale réalisée par des enfants lorsque notre hôte, pris par l'enthousiasme, vint se placer devant moi qui étais au centre du demi-cercle que nous formions tous les trois, me contraignant ainsi à reculer d'un pas et, s'adressant à ma collègue exclusivement, il poursuivit son commentaire.

Je m'en retournai, humiliée.

On me dit pour atténuer mon mal-être : « On se brûle toujours un peu les ailes au contact du pouvoir, quel qu'il soit. »

